

Entre tradition et modernité : l'éternelle déchirure sous le regard de la critique sociale dans *La Mouche et la glu* d'Okoumba Nkoghe

Apo Philomène SÉKA, Université Félix Houphouët-Boigny (Abidjan)

Résumé

Tradition et modernité constituent deux modalités historico-culturelles de la vie sociale aux rapports constamment effrités. Pourtant, dans la sphère littéraire comme dans l'univers pictural, dans l'antre musical comme dans l'arène politique, l'aujourd'hui s'articule avec les fils de l'hier qui en est la contre-partie irréversible, l'attelage impératif. Dès lors, l'évocation de l'une et de l'autre de ces modalités ranime immanquablement « l'antique déchirure ». Le présent article invite à scruter l'oxymorique itinéraire de cette rupture-union entre le poids d'un héritage ancien qui survit aux vicissitudes temporelles et la force turgescence d'une existence modelée aux exigences du nouveau. *La Mouche et la glu* d'Okoumba-Nkoghe servira de matrice pour examiner les fondements anthropologiques de cette déchirure, pour analyser ses formations discursives et pour observer les motivations idéologiques des actants. L'éclairage de la dialectique matérialiste, en la matière, fondera la pertinence argumentative de ce propos.

Mots-clés : Antagonisme, Dialectique matérialiste, Fondements anthropologiques, Modernité, Tradition.

Abstract

Tradition and modernity, these are two modalities of social life that have rarely combined well in any given field (literature, painting, music, politics, etc.). Today is articulated yesterday which is its irreversible counterpart, its obligated harness. So that every evocation of one and the other of these modalities invariably reanimates "the ancient rip". This symposium invites with great accuracy to make the itinerary of this rupture-union. We call literature, through *La Mouche et la glu*, as a place of experimentation of this constantly renewed conflict, to support the following questions: the anthropological foundations of the contestation that feeds the antagonism of tradition / modernity, By the analysis of the circumstances which support it (nature, ideological determination); The adjuvant elements contributing to the dispute; The social and collateral prolongations of various orders (violence, extremism in different forms, radicalizations of all kinds) that do not serve in their ends the cause of society and the human race. This is an essential concern that draws

the issue of human and citizen rights. These questions will focus on the materialist dialectic, one of the best approaches to the analysis of social structure, its resources focused on the examination of social formations, the analysis of discursive formations that supports their discursive practices and on the observation of the ideological motivations of actants.

Keywords: Antagonism, Materialistic dialectic, Anthropological foundations, Modernity, Tradition.

Introduction

Avec le progrès de la formation et de l'éducation sur le continent, la société africaine se trouve, plus que jamais, marquée du sceau du conflit séculaire opposant les générations entre elles. Trans- raciale et dia-humaine, la question lancinante du jeu des pôles inversés entre tradition / modernité a occupé une place nodale dans l'histoire du genre humain à chacune de ses grandes intersections. Selon les peuples et les civilisations, elle a revêtu différentes formes. La souche française, par exemple, l'a vécue et lui a donné l'étiquette périphrastique de « la querelle des Anciens et des Modernes ». C'est particulièrement sous la férule du poète français du XIX^e siècle, Charles Baudelaire, que la notion de modernité jouit a été particulièrement théorisée dans son ouvrage *Le Peintre de la vie moderne* (1863). Il y évoque l'apparemment, au sujet du beau d'hier et du beau d'aujourd'hui, distinction dont il situe l'origine dans l'Antiquité grecque. Ce conflit notionnel, à spectre générationnel, s'il emporte les traces de la société tout entière, préoccupe bien les écrivains, en tant que chroniqueurs de leur temps. La poétesse nigériane, Imouklwede cité par G. Ngango (1976), énonce à ce sujet :

Nous voici
Nous voici
Ballotés entre deux civilisations
Je suis lasse, je suis lasse d'être
Suspendue entre deux mondes
Mais où irais-je ?

Le poète ghanéen Dei Anang Michael s'inscrit dans cette dynamique de perplexité lorsqu'il écrit dans la même communication citée ci-dessus :

« Où irais-je
En arrière ?
Vers les jours de tambours
et de danses solennelles à l'ombre
des palmiers où le soleil darde ses baisers ?
Ou en avant ?
En avant ! Mais vers quoi ?
Vers les taudis où l'homme vit sur l'homme entassé ?
L'usine ?
Pour y trouver péniblement la seule des heures
dans l'atelier inhumain

courbé sous une malédiction sans fin ? »

Tous ces vers posent la problématique extrêmement importante de l'opposition entre la tradition et la modernité (M. Meschonnic, 1994, p. 27). Les mutations qui se produisent dans l'Afrique de ce début du troisième millénaire après Jésus-Christ n'entraînent-elles pas des questions aussi essentielles que celles qui sont en rapport avec le volet très stratégique des droits de l'homme ? Pour explorer ce conflit de l'intérieur, notre démarche sera fondée sur le matérialisme dialectique et historique. Cette méthode d'analyse littéraire est particulièrement adaptée à l'étude de la structure sociale, notamment des conflits latents ou contenus et des conflits ouverts. Ce faisant, nous serons amenée à analyser les bases sociales qui sous-tendent l'œuvre-témoin, en mettant en évidence les contradictions : nous ferons porter l'analyse sur la contradiction principale avant de nous intéresser aux formations discursives et idéologiques dans leur fonctionnement pour espérer donner une idée de la part qu'emportent le type de conflits que nous analysons dans l'Afrique actuelle.

1. L'articulation sociale et la naissance du conflit

1.1. Les moyens littéraires de la mise en place du conflit

Le conflit social qui nous intéresse prend naissance au cœur de relations amoureuses que se témoignent deux adolescents : Nyota et Amando. Au terme de leurs études, ils projettent de se marier. Mais ce désir affirmé est contrarié par N'Gombi, le père qui choisit de donner sa fille en mariage à son richissime patron. Nyota y oppose un refus ; elle n'a d'yeux que pour Amando.

La structure sociale dans *La Mouche et la glu* met en regard, d'une part, les jeunes qui incarnent la modernité et sont représentés par Nyota et Amando et, d'autre part, les anciens, fervents défenseurs de la tradition qui est portée par N'gombi. Chaque camp est soutenu par des adjuvants. Comme dans tous les conflits de cette nature, l'opposition naît entre un ordre ancien, solidement ancré dans la société et un ordre nouveau, qui cherche à s'affirmer. Dans l'œuvre romanesque, les deux « vouloirs » autour desquels s'épuisent les acteurs impliqués dans ce conflit de génération apparaissent sous les dehors d'une lutte épique. Mais ce relent épique est à la vérité le signe du mouvement qui caractérise la vie et qui se manifeste à l'intérieur de tout ce qui vit. C'est la cause première de son existence et il constitue le principe explicateur de son évolution ultérieure. Ce mouvement, les spécialistes du matérialisme dialectique le décrivent en tant que mouvement dialectique (1970). C'est cette donnée qui fonctionne tant dans la nature que dans la société que la littérature, élément de la superstructure idéologique, articule. L'analyste reconnaît, dans ce

mouvement, les deux pôles de la contradiction. Le pôle dominant est représenté par N'gombi, légat du pouvoir gérontocratique et le pôle dominé, par les deux amoureux, Nyota et Amando. Seul, ce conditionnement théorique autorise une meilleure saisie et une meilleure compréhension des attitudes et comportements des acteurs sociaux et, partant, la virulence des propos qui leur sont attribués.

En premier lieu, intéressons-nous aux escarmouches par lesquelles se mettent en place les signes du conflit. C'est Nyota qui à ce propos interroge son père : « Es-tu persuadé que ce qui a été valable hier peut l'être encore aujourd'hui ? » (M. Okoumba-Nkoghe, 1984, p. 101).

Ce propos, qui amorce l'idée de la rupture, reçoit en réplique celui de N'gombi :

« Je suis ton père, et c'est moi qui décide si ce qui a été valable hier l'est encore aujourd'hui ou pas. Tu n'obéiras qu'à ma loi. Mais Nyota attaque de nouveau. Or les temps ont changé, les générations aussi ; et je me demande si ce qui a été valable hier l'est encore aujourd'hui. Je crois que non ! » (*id.*)

Ce chassé-croisé de mots, parfois en flagrante opposition, achève de mettre en place le conflit ouvert et, avec lui, les formations discursives dans leurs rôles déterminants de donner à la parole d'exprimer, avec un maximum d'efficacité, le fond de la pensée. Sous ce rapport, on observe dans la sphère du pôle dominant les mots forts, certains, renforcés par les moyens de la péremption et de l'emphase :

- *Je suis ton père*
- *c'est moi qui décide*
- *Tu n'obéiras qu'à ma loi.*

Le pôle dominé, représenté par Nyota, la fille, lui, non plus, n'est pas avare de propos dont l'encodage ne laisse aucun doute sur sa volonté de ne le céder en rien à N'gombi, le père :

- *les temps ont changé*
- *les générations aussi*
- *ce qui a été valable hier l'est encore aujourd'hui (je me demande)*
- *Je crois que non*

Mais, dans cet échange où chaque formation discursive fourbit son langage pour mieux dire sa pensée, il est remarquable que ces formations, en des occasions, se retrouvent autour des mêmes mots. C'est le cas de l'emploi des vocables « hier » et « aujourd'hui » qui résonnent dans les propos avec des contenus non seulement

différents mais opposés : pour Nyota, ces deux termes s'inscrivent en rupture totale l'un par rapport à l'autre, alors que pour N'gombi, c'est la continuité et l'harmonie. La contradiction est scellée, car pour l'un et l'autre, « hier » et « aujourd'hui » recouvrent les valeurs différentes et contradictoires : servitude et liberté.

A ce stade de la réflexion, il faut faire observer que la littérature, en tant que reflet dynamique et non passif de la société, dispose d'un outillage langagier qui la rend apte à servir d'espace d'observation des faits sociaux, à partir d'éléments qui en autorisent une lecture efficace. Ceux-ci sont générés par la littérature elle-même et découlent de sa conscience critique, en l'occurrence ici le matérialisme dialectique.

1.2. Le mouvement interne du conflit

Le principe du mouvement est en rapport avec tout phénomène et toute chose habitant l'univers. Cette loi est absolue. En effet, tout étant, quel qu'il soit, porte en lui-même un conflit interne, responsable de l'évolution qu'il connaît. Ceci finit par le détruire ou permet de comprendre son histoire au sens marxiste de ce terme. Le conflit qu'expose *La Mouche et la glu* n'est pas une simple opposition. Certes, elle emporte une part de violence, mais elle se règle à partir de quelques concessions faites de part et d'autre par les protagonistes en opposition frontale.

Le conflit qui oppose N'gombi à Nyota – et par ricochet, Amando – est de ceux qui ne peuvent se régler par quelques concessions que se font les parties au terme des négociations.

Les positions absolument tranchées de l'une et l'autre parties – comme nous les avons observées plus haut – montrent bien que la rupture est consommée et que les ponts sont rompus entre N'gombi et Nyota. Les deux « vouloirs », qui, de la sorte, se manifestent, ne sont pas de nature à s'estomper ; ils doivent désormais aller jusqu'à leur terme. Ils acquièrent par là un caractère tragique lié au fait que plus rien ne peut empêcher le mouvement ainsi enclenché de dérouler son cours jusqu'à épuisement total de la force qui l'agite et l'anime. Nyota assène, dans sa logique de liberté pour une fille de choisir son conjoint : « *Demain matin, le vent soufflera plus fort que les autres jours* » (M. Okoumba-Nkoghe, 1984, p. 58). Ce vent, qui est le vent du temps moderne, ébranlera les forces tyranniques du père. Le fossé creusé entre les forces en présence commence à s'élargir entre N'gombi et Nyota. Cet élargissement est servi au plan stylistique par la capacité expressive des différents types d'images. D'abord, les images, au sens dénoté, servent à traduire le réel vécu : « temps », « moderne », « ébranlera », « forces tyranniques », « père ». Ensuite, les images analogiques expriment le réel transfiguré : « *Demain matin, le vent, soufflera, plus fort, les autres jours.* »

Le conflit s'épaissit et atteint des sommets qui sont en fait des points de non-retour où toute médiation devient impossible. C'est encore une fois Nyota qui est à l'offensive, par les soins de la narration :

« Quand elle vit son père venir vers elle, elle cracha sur le sol. Et N'gombi à son tour de réagir : Fille indigne, lui dit-il, je te donne deux jours seulement pour regagner la case où tu es née. Si dans deux jours tu n'es pas à la maison d'où j'entends te conduire chez ton mari, alors tu ne reverras plus ton ami. Nyota, à nouveau : Père indigne, Amando que tu viens de faire arrêter n'est pas simplement mon ami, il est mon fiancé, il est plus que ma vie. Tu me le prends, tu me l'as pris ! Va, et n'attends plus rien d'autre de moi » (ibid., p. 108).

Cet extrait montre l'état des relations entre les acteurs sociaux. Ces relations sont exécrables et atteignent le niveau que les spécialistes de la critique sociale nomment « le seuil névralgique ». L'on observe à ce niveau que le conflit qui oppose le père à sa fille est tel que les deux protagonistes sont passés à la confrontation directe, confrontation faite de mépris. On se souvient que N'gombi et Nyota se traitaient mutuellement d'indignité. Nyota en vient à désigner son père comme « cet homme » et N'gombi, sa fille comme « chienne de fille ». Cette confrontation flambe et franchit le point paroxysmique de la haine viscérale. En effet, Nyota lâcha au sujet de son père : « *cet homme est ma mort, ma mort ! Je te hais, père.* » A l'évidence, N'gombi et Nyota ont rompu les amarres, de sorte qu'aucune conciliation n'est désormais possible.

A ce stade du conflit, il semble idoine de faire mention de l'impossibilité pour les deux pôles de l'unité dialectique de cohabiter, de vivre ensemble. L'une des parties doit, dans ces conditions, disparaître. Seule, la violence qui aboutit à l'élimination physique constitue la précieuse voie de recours. Aussi convient-il d'examiner le parcours par lequel le processus conflictuel est parvenu à maturation. Une telle opération d'analyse a pour but de faire comprendre la manière dont les positions des acteurs sociaux se sont progressivement raidies pour atteindre le seuil de rupture ou seuil névralgique. Car ce n'est pas tant de décrire l'évolution du phénomène contradictoire qui est essentiel dans ce type de réflexion, mais bien sa causalité. Nous avons pu à ce titre observer dans le mouvement qui caractérise le processus dialectique et le fait mûrir que la source de l'initiative de l'action, est assurée par le pôle dominant. Dans le cas de notre ouvrage-témoin, c'est N'gombi qui a décidé, contre son gré, de marier sa fille à une personne autre que celle de son propre choix : « Tu fais usage de la coutume parce que cette coutume va dans le sens de tes intérêts » (*ibid.*, p. 101) relève Nyota. Mais aussi le propos même de N'gombi en rend compte : « Je suis ton père, et c'est moi qui décide » (*id.*).

L'étape du mouvement dialectique que nous analysons, la critique sociale l'identifie sous l'appellation d'accumulation quantitative. Elle est le résultat de frustrations diverses vécues tout au long du processus dialectique par le pôle dominé ou pôle secondaire. Ils président aux mutations psychologiques chez le personnage qui assume ce pôle. C'est bien le cas ici où le père fait avaler à sa fille des couleuvres. Ce sont autant de forces dont s'emplit le pôle dominé pour pouvoir, à son tour, le moment venu, passer à l'offensive. Elle se traduit au niveau du personnage du roman par une grande concentration de colère et de haine qui, d'abord contenue à ses débuts, finit par exploser de grossissement et d'accumulation. Nyota, pôle dominé de l'unité dialectique, en est à ce stade au moment où elle lâche le propos suivant :

« Le temps où le père disposait tout seul du bonheur de sa fille – et quel bonheur ! – au profit de la fortune, est terminée » ; « Je ne me laisserai pas vendre » (*ibid.*, p. 58) ;

« Ce vent qui est le vent du temps moderne, ébranlera les forces tyranniques de père, arrachera de lui cette volonté qui est sienne, mais qu'il veut m'imposer de force » (*ibid.*, p. 59).

Ces propos, dans ces conditions, n'ont d'autres fins de la part de Nyota que de reprendre l'initiative de la lutte et de faire triompher son point de vue. C'est cette situation que théorise Mao Tsé-Toung, grand stratège, homme de terrain, sous la formulation saisissante suivante : « l'ennemi avance, nous reculons ; l'ennemi s'immobilise, nous le harcelons ; l'ennemi s'épuise, nous le frappons ; l'ennemi recule, nous le pourchassons » (1976, p. 118).

Cet instant d'accumulation dialectique est aussi celui au cours duquel chacune des pôles de la contradiction tend vers son propre contraire. Se dessine l'effet de conversion des contraires, caractéristique de tout mouvement dialectique. Cette loi est la cause de la lutte à l'intérieur de l'unité dialectique. A cet effet, il est bon de souligner que la tendance de N'gombi est de maintenir sa position de classe et d'empêcher tout renversement de situation alors que telle est la motivation de Nyota qui vise à imposer son point de vue, celle de la modernité.

L'état actuel de notre réflexion offre de lire le fondement des problématiques qui naissent, les circonstances qui les alimentent et favorisent leur développement, la manière dont celles-ci se cristallisent et deviennent une préoccupation pour la société tout entière.

Pour renouer avec le cours de l'examen du processus dialectique qui a atteint le niveau de rupture totale ou seuil névralgique, disons que le conflit Ngombi / Nyota

est au stade de l'affrontement qui devra nécessairement aboutir à l'ablation de l'une des forces en présence [N'gombi qui cette fois franchit le pas] :

- Tu es venu tuer ta fille, Nyota,
tu es venu de ton propre gré me l'offrir, n'est-ce pas ?
- Je suis venu te l'offrir. Elle vient de me déshonorer ;
mon avenir, qui aurait été meilleur, est désormais mort !
- Bien ! Et comment veux-tu qu'elle meurt ?
- Comment ? Je n'y ai pas pensé.
- Je peux pomper sa vitalité physique et psychique.
- Alors, fais-le !

On le voit, les arguments et les moyens dont use N'gombi (M. Okoumba-Nkoghe, 1984, p. 242-243) sont d'un genre qui outrepassent tous ceux utilisés jusque-là. Ils se traduisent par l'argumentation, l'invective, l'injure, l'humiliation, le défi. L'étape présente est celle de la guerre qui s'identifie comme un changement total dans l'évolution du conflit.

Notre réflexion a tenté de le montrer, tout au long du processus dialectique, à travers le concept d'accumulation quantitative qui, disions-nous, favorise une lente et progressive absorption des éléments de colère jusqu'à un stade que Zadi Zaourou nomme point nodal (texte inédit) et que l'ensemble des spécialistes appelle seuil de rupture qui justifie dans *La Mouche et la glu* le recours à la guerre et à la mort par N'gombi. Ce point de passage ou cette mue en dialectique s'analyse comme la transformation de la quantité en qualité et porte le nom de saut qualitatif, c'est-à-dire le passage brusque d'un état à un autre état. C'est cet état qu'illustre la séquence ci-dessus portant sur l'échange entre N'gombi et le sorcier dont il sollicite le concours pour mettre fin à la vie de Nyota. Cette mort survenue consacre la victoire du pôle dominant sur le pôle dominé, but ultime de la lutte des contraires. A partir de cela, c'est une nouvelle histoire qui commence pour le pôle victorieux, mais qui ne tardera pas en théorie à développer sa propre contradiction, son propre conflit, tant la contradiction est une loi absolue, de sorte que toute victoire est momentanée.

Le texte littéraire, dans sa configuration intrinsèque, laisse interagir entre eux des personnages, sous la forme de relations diverses.

Une étude de ces personnages, à travers leurs motivations et surdéterminations, permet d'aller au cœur des conflits qui animent l'œuvre littéraire.

2. Acteurs sociaux et surdéterminations dans *La Mouche et la glu*

Un parcours critique impose l'analyse du discours des personnages comme unique moyen d'obtenir les meilleurs résultats. Celui-ci doit être examiné à partir des mots, des structures linguistiques où affleurent les idées et les prises de position. Dans une telle réflexion, ce n'est pas le personnage en lui-même qui intéresse la réflexion mais sa place, c'est-à-dire le rôle auquel il sert de support et qui alimente le conflit. Dans le cas de la présente réflexion, la contradiction antagonique sera mise en exergue. En ce sens, nous parlerons en termes de formation discursive et que nous définissons comme le discours, la parole telle qu'elle est en rapport avec un personnage ou un groupe de personnages qui assument ce discours, cette parole. Mais les formations discursives n'existent pas seulement pour leur propre compte. Elles sont à leur propre service d'abord, par le choix des mots et leur emploi, par les constructions qui les prennent en charge et dans lesquelles les mots se combinent entre eux, entrant dans des isotopies qui leur donnent des sens et des valeurs nouveaux. Ce faisant, les formations discursives servent des intérêts qui les surdéterminent et que l'on nomme des intérêts de classe et dont ils sont les serviteurs zélés. Ce plan d'analyse confine à l'idéologie. Par cette notion d'idéologie, nous entendons toute force considérée qui dans le texte littéraire intervient comme telle et qui, par cela, se trouve confrontée à d'autres forces, à d'autres personnages, à travers des représentations et des attitudes qui témoignent de son appartenance à un groupe social au sein de la structure sociale. Ces attitudes, ces représentations, justement, prennent naissance au cœur des mots, des structures syntaxiques qui les configurent.

De la sorte, N'gombi, Nyota, Amando et les autres personnages adjutants qui constituent la structure actancielle de *La Mouche et la glu* seront ici analysés comme des figures que nivelle et manipule la langue pour en faire des types, c'est-à-dire des représentants de classe. Le conflit qui agite l'œuvre prend naissance autour d'une double vision du monde : une axée sur la tradition et l'autre, sur la modernité. Et au milieu de tout cela, la place de la femme au sein de la société. N'gombi et Nyota, deux formations discursives, c'est-à-dire deux modes de discours, se situent par rapport à cette division tranchée. La structure linguistique mobilise à cet effet ses ressources afin de montrer la puissance du langage dans ces formations discursives. Le discours dans *La Mouche et la glu*, quelle que soit la formation concernée, repose sur des préconstruits, véritables viviers qui nourrissent la lutte et la conduisent vers ses fins dernières. Le préconstruit se laisse saisir comme le flux des catégories lexicales dont la présence dans le discours n'est pas le fait de la formation discursive, c'est-à-dire du locuteur, pivot de l'énonciation. Ces catégories lui préexistent mais il en fait cependant un usage conscient pour les besoins des positions qu'il défend. Dans cet ordre d'idées, l'œuvre-témoin permet de recenser principalement, entre autres, les préconstruits suivants : le discours sur le genre, la place de la femme, mais

aussi celle de l'homme dans la société. Ces préconstruits sociaux expriment des positions de classe, déterminent la suprématie d'acteurs sociaux sur d'autres, favorisent et légitiment les formations discursives. Au plus fort de la crise qui voit N'gombi en difficulté, face à la contestation de son autorité d'homme (par opposition au genre féminin), celui-ci, pour se donner des forces, prend la parole et s'exprime en ces termes :

« Ce blanc et ses lois sont venus gaspiller le pays ! Une femme me parler sur ce ton... une femme, un être sans vie réelle ! Non, je n'admettrai pas cela ! Aux temps de mon enfance, aux temps de mon père, la femme baissait les yeux devant l'homme, son seigneur, qui avait sur elle droit de vie ou de mort, comme sur ses enfants...

Maintenant, avec ces lois venues d'ailleurs, plus moyen de continuer à entretenir sa coutume... » (M. Okoumba-Nkoghe, 1984, p. 41).

Cette séquence et bien d'autres dans le texte illustrent non seulement la notion de préconstruit mais aussi celle de position de classe. N'gombi ne se reconnaît en effet plus dans la société nouvelle qui se construit sous ses yeux. Il évoque, pour tenter de la maintenir, la société de l'homme dont, lui, N'gombi est le prototype. Analysons à ce propos le discours qu'il tient. L'on notera l'usage du déterminant indéfini une qui accompagne le mot femme et qui est repris, « une femme ». L'indéfini « une » apparaît ici dans sa valeur de présentatif et d'emphatique. Ces valeurs révèlent la femme sous les stéréotypes sociaux qui lui sont liés. L'indéfini acquiert, par ailleurs, une valeur de qualificatif. Un tel emploi laisse sourdre l'absolument péjoratif et étale dans ses combinaisons lexicales sa valeur profonde d'infini, du rien, du tout méprisable, sentiment qui trouve son expression achevée dans la construction lexicale d'un être sans vie réelle. Autant d'abjections ne sauraient dans ces conditions être admises par les bonnes gens. C'est donc en toute logique que surgit la suite : « Non, je n'admettrai pas cela. » Ces propos trouvent leur légitimation dans le confort de la tradition, du préconstruit et servent de refuge doré à la formation discursive qui les assume : « Au temps de mon enfance, au temps de mon père. Ce temps-là tressait des palmes à la femme, pas une femme, mais plutôt la femme. Parce que cette femme-là était celle de l'obéissance et de la soumission (baissait les yeux devant l'homme), ainsi que de la servitude (son seigneur, qui avait sur elle droit de vie ou de mort). »

Ce type discursif est très présent dans le texte. En témoigne cet autre passage : « Tais-toi, femme-à-la-bouche-trop-longue ! Nyota est ma chose, comme toi tu es ma chose » (M. Okoumba-Nkoghe, 1984, p. 55) La désignation métonymique de la parole

par le recours au procédé de la contiguïté est d'une remarquable précision, du fait de la justesse de l'image en elle-même, particulièrement suggestive par le renforcement que lui apporte l'effet d'agglutination qui lexicalise le syntagme et le conceptualise du coup. Dans le langage quotidien, l'on évoque l'idée de paroles longues pour renvoyer à des paroles sans consistance, donc inutiles. Que vaut en effet dans cette société conçue pour les hommes une femme ? Rien qu'une chose dont le possesseur est l'époux.

Notre analyse, du point de vue du discours, n'a de façon consciente pris en compte que le point de vue du pôle dominant ou l'aspect principal de la contradiction, car c'est sous cet angle que les formations discursives présentent un réel intérêt pour l'analyse. Elles révèlent la posture du dominant, les motivations profondes de son « penser » et son « agir ». Elles offrent également à lire sa conception de l'autre qui tient lieu d'outil réificateur. Ce point de vue, le dominant inhibe le reste de la société, à en juger par le propos de la femme de Mombo : « Depuis l'époque lointaine de nos mères, la femme a toujours vécu comme une esclave et l'homme ne l'a jamais considéré comme un être humain » (*ibid.*, p. 268).

Dès lors, la question est celle de la détermination qui fait se mouvoir les formations discursives ? Qu'est-ce qui en effet justifie la tension de N'gombi au point d'ourdir la mise à mort de sa propre fille ? Cette interrogation aboutit à l'essence idéologique des actes posés par le personnage.

L'analyse idéaliste, par sa manière de concevoir l'histoire dans les rapports sociaux, comme la résultante d'actions de forces extérieures à l'homme, lirait l'attitude du personnage comme le fait de la honte ou de la vertu ou encore de quelque autre chose de ce genre.

L'analyse matérialiste justifie, pour sa part, la réaction de N'gombi par l'idéologie, c'est-à-dire, selon les termes d'Althusser, la façon dont les hommes vivent leurs rapports dans les circonstances de leur existence.

Cette approche transforme le sujet social en rôle. N'gombi perd justement ce rôle. Ceci ne saurait être toléré. L'homme étant le moteur de sa propre histoire, c'est à lui que revient la responsabilité de rétablir l'équilibre, quel qu'en soit le prix. Du fait de cette loi, N'gombi est réduit au rôle de simple force agissante au profit de ses seuls intérêts de classe et qui, dans les circonstances présentes, ne sauraient souffrir de la moindre atteinte. L'on comprend, dès cet instant, les propos de N'gombi à l'égard de son épouse: « Je t'ai épousée avec une dot et non avec des mots, c'est la coutume » (M. Okoumba-Nkoghe, 1984, p. 55). Il va sans dire, au regard de cette analyse, sur la base d'outils critiques nés au cœur des contradictions sociales, que *La Mouche et la glu* expose une société au sein de laquelle la masculinité joue un rôle essentiel. Lourde et dominante, la figure-mâle ne favorise pas les conditions de rapports

sociaux équilibrés qui libéreraient les énergies nécessaires au progrès social qui viendrait de la participation de tous les acteurs sociaux.

Si la mouche promeut le discours encodé de la déconfiture, du chaos, de l'insalubre ou encore l'insecte nauséux et nauséabond, la glu renvoie, dénotativement, à la colle végétale servant à prendre les oiseaux. Cette dernière porte et comporte donc l'idée de piège, de pose insidieuse. Se découvre alors le fait tensionnel, le conflit à la fois larvé et ouvert entre le guêtant/guêteur et le guêté.

Conclusion

L'étude de *La Mouche et la glu*, plus qu'un simple exercice intellectuel, est surtout une analyse de la société africaine, de plus en plus ouverte vers l'extérieur. De la sorte, comme toutes les concentrations sociales du monde, elle ne manque pas à son tour de développer des contradictions inhérentes à son mode de fonctionnement, en rapport avec le modèle productif. La critique sociale, par ses ressources que sont le matérialisme dialectique et le matérialisme historique, a permis d'observer l'un des nombreux maux qui minent cette société africaine. La littérature ne porte-t-elle pas les germes de socialité qui charrient la cadence de l'histoire des peuples? Il y a en effet fort à tirer d'analyses littéraires de cette nature. En situant ses problématiques au cœur des questions quotidiennes qui préoccupent aujourd'hui les sociétés africaines, la critique littéraire se fait un soutien certain non seulement du problème cardinal de développement, mais surtout de droit de l'homme. Tout bien considéré, quel est le pronostic vital de cette société, de ce groupement humain où la liberté n'est accordée qu'à une frange au moment où les autres composantes doivent se soumettre et subir la loi tyrannique du maillon despotique ? Par cela, par cela même et par cela seul, la littérature s'offre comme un lieu d'observation des faits sociaux et constitue un outil de première main pour nombre d'enquêtes de société qui visent une meilleure lecture des crises sociales. En tous les cas, la métaphore de la « mouche » et de « la glu » figure des forces sociales en conflit et dont le génie de régénérescence réside dans la transcendance des antagonismes pour aboutir au nécessaire équilibre heureux du vécu dépouillé de ses oripeaux.

Références bibliographiques

BAUDELAIRE Charles, 1945 [1863], *Le Peintre de la vie moderne*, Paris, Les éditions du Chêne.

COMPAGNON Antoine, 1990, *Les Cinq paradoxes de la modernité*, Paris, Seuil.

FRAISSE Luc, SCHRENCKET Gilbert, STANESCO Michel, 2009, *Tradition et modernité en Littérature*, Paris, Orizons, coll. « Universités /Domaine littéraire ».

MAO TSE-TOUNG, 1970, *Quatre Essais philosophiques*, Pékin, Editions en langue étrangère.

-----, 1967, « Les problèmes stratégiques de la guerre révolutionnaire en Chine » (déc. 1936), *Les Ecrits choisis en trois volumes*, vol. 1, Paris, Maspero, p. 118

MESCHONNIC Henri, 1994 [1988], *Modernité*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais ».

NGANGO Georges, 1976, « L'Afrique entre la tradition et la modernité », *Ethiopiennes*, revue socialiste de culture négro-africaine, « 70^{ème} anniversaire du président Léopold Sédar Senghor », numéro spécial, novembre, communication numéro 4.

OKOUMBA-NKOGHE Maurice, 1984, *La Mouche et la glu*, Paris, Présence Africaine.

ZADI ZAOUROU Bernard, 1978, *Césaire entre deux cultures : problèmes théoriques de la littérature négro-africaine*, Abidjan, NEA.

-----, Application de la dialectique matérialiste : l'étude des textes littéraires, Inédit.